

Les bebes riront demain...



Pierre Lorraine

trier du tout que de se laisser voir à son désavantage. Une réputation d'esprit est pour un homme ce qu'est pour une femme une réputation de beauté : il la faut soigner.

Il avait donc dîné seul, en tête à tête avec lui-même, et n'avait guère fait honneur à l'excellent menu que son cuisinier-valet avait improvisé pour cette circonstance extraordinaire dans sa vie de mondain : Monsieur dîne chez lui.

C'était le 24 décembre, veille de Noël ; en allant choisir, dans un magasin à la mode, un chargement de jouets pour les enfants des innombrables maisons où il fréquentait, il avait aperçu une jeune femme de mise plus que simple, presque minable, accompagnée de deux bébés charmants. Elle s'était probablement fourvoyée dans ce paradis de l'enfance opulente, et n'osait en sortir sans rien avoir acheté. Gênée par les regards dédaigneux des vendeuses, et aussi par la crainte de peiner ses deux chérubins léants d'admiration, elle marchandait timidement les choses les plus modestes, mais c'était encore trop cher, car à chaque réponse elle reposait l'objet d'un air las.

A la fin, avec une ironique courtoisie, on l'invita à s'adresser ailleurs, puisque rien n'était dans ses prix.

— Je crois que c'est ce que j'ai de mieux à faire, répondit-elle en rougissant : venez mes petits.

— Mais maman, le beau cheval ! Maman, la belle poupée !

— Ce n'est pas pour nous, mes ché-

ris, ce sont des jouets de riches..... M. de Galbe n'était point sorti ce soir-là malgré que la traditionnelle invitation à dîner ne lui eût point fait défaut. Il avait les bleus ; il ne se sentait pas en forme ; et mille fois mieux valait ne se point montrer du tout que de se laisser voir à son désavantage. Une réputation d'esprit est pour un homme ce qu'est pour une femme une réputation de beauté : il la faut soigner.

Machinalement, il la suivit, non point comme il avait tant suivi de fines silhouettes dans sa vie de parisien désœuvré, pour voir si un joli visage était appareillé à une tournure élégante. Une idée avait traversé son esprit et l'absorbait. Pour la première fois, il saisissait qu'il y avait d'autres pauvres que les loqueteux qui demandent deux sous dans la rue. Cette jeune femme, ces enfants aux traits aristocratiques étaient des gens de race fine tout comme lui ; il le sentait. Cependant, ils étaient pauvres. Leurs vêtements râpés, les hésitations de la mère, le prouvaient assez. Et ce mondain léger, en était stupéfait. Ayant toujours vécu dans un milieu riche, riche lui-même, il lui semblait obligatoire que certaines gens eussent de la fortune. C'était dans l'ordre naturel des choses, et cependant il n'en était pas ainsi.

Si lui, de Galbe, venait à se trouver sans le sou ? Bah ! il avait 80.000 livres de rente, la vieille tante de Graveron en avait autant, et ça, c'était de l'argent sûr : pas d'autre héritier que lui ! Mais enfin, supposons l'impossible ? Eh ! bien n'avait-il pas un beau nom, une grande situation mondaine et son aimable personne à offrir aux héritières millionnaires et mal apparentées ? Cette perspective lui souriait peu. Jusqu'à ce jour, les de Galbe ne s'étaient point mésalliés et il est toujours désobligeant de commencer.

Alors ? Plus de fêtes ! plus de clubs ! plus de chevaux ! Il prendrait des fiacres ; si les fiacres étaient encore trop hauts pour ses moyens ? Les omnibus ! Trop cher aussi les omnibus ! Il irait à pied. Et s'il n'avait même pas de quoi s'offrir une solide paire de souliers à triple semelle ?

Il commençait à comprendre ce que pouvait être la pauvreté, et cela lui serrait le cœur.

Tout en rêvassant : ces tristesses, il suivait toujours celle qui les lui avait suggérées. Ils s'étaient engagés dans ces petites rues qui séparent le boulevard de la Madeleine du boulevard Haussmann, et où, en plein Paris, on trouve des loyers à la portée des plus modestes bourses.

La jeune femme pénétra dans une maison fort laide.

Quand de Galbe arriva devant la porte, elle avait disparu. Sans bien réfléchir à ce que cette démarche pouvait avoir d'inconsidéré, il entra dans la loge et interrogea le concierge.

Le cerbère officiel le reçut assez mal ; mais un louis déposé à propos sur la table changea ses dispositions et il fut loquace. De Galbe ne s'était point trompé. La jeune femme était Mme Tholosan, fille du banquier Benque dont le crac énorme et le suicide, avaient ému Paris quelques dix-huit mois auparavant. Après la ruine, M. Tholosan avait abandonné tout ce qu'il possédait aux créanciers de son beau-père. Il était parti pour l'Australie, et sa jeune femme s'était réfugiée dans un logis misérable avec ses deux enfants.

“Ça vivait, on ne savait de quoi ? Ça payait à peine son terme !” etc. de Galbe coupa court, il était édifié.

Ne fréquentant pas le monde de la finance, la jeune femme lui était inconnue ; mais il avait rencontré assez souvent le père au club où il jouait très gros jeu.

Rêveur, il reprit le chemin de son “home”, et tout en marchant, il se peignait les sentiments de cette jeune femme par cette veille de Noël, seule, abandonnée de tous, n'ayant même pas de quoi donner un peu de joie aux petits.

Elle, dont les moindres souhaits avaient toujours été comblés aussitôt formulés !

Quelle tristesse ! Une envie le prenait de retourner au magasin d'où il l'avait vue sortir et de faire envoyer une charretée de joujoux à ces petits abandonnés. Des jouets de luxe à des enfants qui avaient à peine le nécessaire !

Un chèque ? Pas praticable, une telle femme souffrirait de l'aumône. C'est pourquoi le vicomte de Galbe dina seul, ce soir de Noël, préoccupé du désir d'une bonne ac-